La quête des couleurs

Pour aller plus loin...

La diversité des couleurs au sein du monde végétal, animal et minéral laisse à croire qu'il est aisé de se procurer des colorants dans la nature. Pourtant l'homme a mis plusieurs centaines d'années pour découvrir ces maières colorantes et les appliquer à la teinture textile, à la peinture ou encore à ...

Les premiers matériaux utilisés par l'homme, sont les ocres jaune, rouge, la craie, les terres brunes. Les peintures rupestres dans les grottes préhistoriques témoignent de ces activités artistiques. Plus tard l'Egypte découvre un pigment de synthèse: le silicate double de calcium et de cuivre, qui permet de synthétiser la couleur bleue, palliant ainsi à la carence des minéraux bleus localement disponibles. On assite à partir du Moyen Âge à un enrichissement considérable des gammes de couleurs disponibles. En effet, l'expansion de l'industrie textile à partir du XIIe siècle accélère la quête de nouvelles teintes. Les procédés de teinture évoluent et permettent petit à petit de colorer tous types de supports avec des nuances vives et éclatantes.

A quoi sert la couleur ? Comme aujourd'hui encore, elle signale, souligne, classe, hiérarchise, oppose. Ainsi au Moyen Âge, certaines couleurs sont interdites à certaines catégories sociales non seulement à cause de leur coloration trop voyante, mais aussi à cause du caractère précieux de leurs colorants. La hiérarchie de la société médiévale se révèle donc au travers de codes chromatiques qui s'imposent aux différentes classes de la population.

La teinture au Moyen Âge

Le travail du textile au Moyen Âge est pratiqué aussi bien dans les ateliers urbains que de manière courante et individuelle dans les campagnes. Durant toute cette période, la laine reste le textile le plus employé, viennent ensuite le lin et le chanvre et, en dernière position, la soie et le coton.

Contrairement à ce que les enluminures représentent, les gens du peuple forment une foule assez terne. Ainsi, on distingue aisément les gens riches des autres, non seulement à la coupe de leurs vêtements mais aussi à leurs couleurs. Les paysans et les ouvriers portent des vêtements non teints ou de couleurs délavées et sans éclat, alors que les grands négociants et les princes arborent des couleurs vives et soutenues.

Les teinturiers sont regroupés en deux corporations: la première pour les teinturiers de "bon ou grand teint", qui colorent les étoffes de haute qualité destinées à la cour ou aux riches bourgeois; la seconde pour les teinturiers de "petit teint", dont la clientèle n'a pas de quoi s'offrir des étoffes d'aussi bonne qualité mais qui en revanche est plus nombreuse.

Pour aller plus loin...

La teinture grand teint :

Les artisans "grand teint" ne teignent que les meilleurs étoffes, avec des colorants dont la solidité à la lumière est éprouvée : garance, cochenille, kermès, indigo, gaude…
Ils sont subdivisés en sous-groupes au regard des matières tinctoriales auxquelles ils ont le droit : les teinturiers du rouge ont aussi en charge les jaunes, les teinturiers du bleu peuvent se charger du vert et des noirs.

La teinture petit teint :

Les teinturiers petit teint se partage le reste de la clientèle, moins aisée mais plus nombreuse et fournissent des tissus de moins bonne qualité avec des colorants moins stables. La teinture domestique rurale utilise aussi des plantes plus faciles à obtenir, donc d'un coût moindre : les couleurs ne sont pas fiables et passent ou changent de teinte. Les plantes employées sont issues des bois ou des landes: mûres, airelles pour les bleus, lichens marins ou terrestres pour les mauves, gaude, genêt, épine-vinette pour les jaunes, garance sauvage, patience et orcanette pour les rouges, noyer, châtaignier pour les bruns, sumac et noix de galle pour les noirs. De plus les mordants (fixateurs de couleur) utilisés sont peu efficaces (cendres végétales, urine fermentée, vinaigre).

Règlements et conflits chez les teinturiers.

L'évolution des techniques de teinturerie amène des transformations quant à la valeur et à la popularité associées aux couleurs. Ainsi on voit le bleu surpasser le rouge, il devient même la couleur prédominante lorsque les techniques permettent d'enfin obtenir un bleu stable. Cette évolution engendre maints conflits entre les corporations de teinturiers qui veulent conserver le monopole de production des couleurs à la mode. Des règlements très précis établissent les colorants et les mordants pouvant être utilisés par chaque corporation. Les textes sont nombreux dès le XIIIe siècle; Colbert instaure en 1669 un "Règlement général des manufactures et des teintures" qui impose aux teinturiers des produits et des procédés déterminés.

L'utilisation de l'eau est elle-aussi règlementée ce qui assure l'usage d'une eau propre pour le rinçage des étoffes à chaque corporation. A Rouen, au 16e siècle, la ville instaure un calendrier pour l'accès des teinturiers à l'eau des rivières avoisinantes, que l'on inverse ou modifie chaque semaine, afin que tour à tour chacun puisse bénéficier d'eau non souillée. Cette réglementation est poussée plus loin à Milan au XIVe et au XVe siècles, où l'on sépare les teinturiers d'une même couleur selon le colorant qu'ils utilisent. Les teinturiers de rouge qui utilise du kermès ou de la cochenille ne sont pas logés à la même enseigne que ceux qui utilisent la garance (produits moins coûteux de fabrication régionale). Les utilisateurs de kermès visent une clientèle très riche ainsi leur technique est plus noble et l'activité n'est pas soumise aux mêmes taxes à la même réglementation que la garance qui concerne une population moins aisée.

La quête des couleurs

Pour aller plus loin...

Une image contreversée

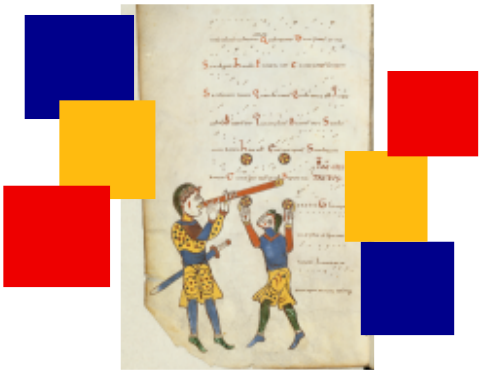
Au Moyen Âge, la teinture relève de la ruse, de la tromperie, du déguisement ou de la magie. Elle est donc associée au Diable et entraîne un sentiment de méfiance, de peur, mais aussi d'admiration. C'est une réaction typique face à la transformation de la matière à laquelle se livrent les teinturiers, mais aussi le forgeron, ou l'alchimiste. Le mot *infectur* apparaît dès la fin du XIIe siècle et désigne à la fois la teinture et l'ordure. Il existe ainsi un caractère suspect, sinon réprouvé du métier de teinturier. Ceux-ci ont longtemps dépendu des épiciers et des apothicaires qui les approvisionnent en drogues et en matières colorantes. De plus une idée ancienne voulait que les activités en relation avec le fil, l'étoffe ou le vêtement soient par essence des activités féminines.

Le tabou des mélanges :

L'aversion pour les mélanges est héritée de la culture biblique. Mêler, brouiller, fusionner, amalgamer sont des opérations jugées infernales car elles enfreignent l'ordre et la nature des choses voulues par le créateur. Elles semblent tricher avec la matière. On ne mélange pas les couleurs, on juxtapose, on superpose. Mélanger les matières colorantes est aussi tabou. Mélanger des teintures végétales, animales, minérales est très transgressif. On évite de fabriquer des étoffes en mélangeant des fibres végétales et des poils d'animaux. Une réalisation de ce type est le signe de pauvreté ou la volonté de mettre en avant le statut inférieur, marginal ou réprouvé. Le bariolage sur un tissu est la marque de la souillure, marque infâmante. Il est de l'ordre du maculosum, du tacheté désagréable pour l'oeil, scandaleux pour la société. Les hommes et les femmes éprouvent une véritable phobie des taches (peau ou pelage). Il y a polychromie (notion négative) quand les couleurs sont posées sur le même plan, les unes à côté des autres et non empilées. Aussi porter une chemise blanche, une tunique bleue, une robe rouge et un manteau vert ne constitue pas une tenue bigarrée.

La perception des couleurs au Moyen Âge

Le système de classification des couleurs est bien différent avec les principes actuels de perception des teintes. L'organisation des couleurs est héritée directement du savoir d'Aristote : blanc-rouge-jaune-vert-bleu-noir. L'opposition entre les couleurs froides et les couleurs chaudes n'est pas en vigueur au Moyen Âge : le bleu est considéré comme une couleur chaude, la juxtaposition entre le rouge et le vert montre un contraste faible, voire un camaïeu pour l'œil médiéval. Pour le nôtre c'est un contraste violent car il y a juxtaposition d'une couleur primaire et de sa complémentaire. Au contraire, l'association du jaune et du vert, voisins dans le spectre, est pour nous peu contrastée, mais affiche un contraste brutal au Moyen Âge.



Décodons les couleurs

Le rouge :

Au XIIe siècle c'est la couleur prestigieuse, celle des riches, des puissants. Il y a le bon et le mauvais rouge. Le mauvais rouge est contraire du blanc divin. C'est la couleur du diable et de l'enfer. Par extension toutes les créatures à poils rouges sont considérées comme plus ou moins diaboliques.
Matières colorantes :
Le brésil : matière colorante tirée d'un bois rougeâtre importé d'Asie (Indes, Ceylan, Sumatra). Il arrive en occident au XIIe sous forme de copeaux. Mais il fournit des couleurs qui ne tiennent pas, des fausses couleurs. Par la suite cette couleur sera plus appréciée avec la vague du rose au XIVe et au XVe siècle. La graine: c'est le nom du kermès, on l'utilise pour obtenir des draps écarlates. La cochenille de Pologne et le kermès sont des produits de luxe d'origine animale. La garance : c'est une production de l'occident, elle permet d'obtenir une vaste gamme de couleurs (orange, vermillon, carmin, grenat, pourpre, violet). Elle nécessite un mordançage fort.

Le bleu :

Avant le XIIe siècle le bleu est peu valorisé et compte moins que les trois couleurs autour desquelles s'organisent tous les codes de la vie sociale (le blanc, le noir, le rouge). Puis il y a une forte promotion du bleu dans la deuxième moitié du XIIe. Vers 1170-1180, on commence à se vêtir de bleu dans les milieux aristocratiques. Les progrès des techniques tinctoriales à la fin du XIIe siècle et au début du XIIIe siècle permettent la fabrication d'un bleu clair et lumineux. Le bleu devient même la plus belle des couleurs et il prend dans ce rôle la place du rouge (qui commence à reculer). Il faut trouver alors une autre couleur négative, dépréciée, ce sera le noir.
Matières colorantes :
La guède ou le pastel : vers 1250, la guède fait l'objet d'une véritable culture industrielle, mais est chère car longue à fabriquer. Au XIIIe siècle sa culture est en plein expansion.
L'indigo est plus tardif. Il ne nécessite qu'un mordant léger ou pas de mordant du tout. Il est utilisé depuis longtemps en Orient, Palestine. Il donne un bleu profond aux étoffes de laine, de soie, de coton, sans même mordancer. Il suffit de plonger l'étoffe dans la cuve et de l'exposer à l'air libre.

Le vert :

Le vert ne résulte pas d'un mélange, car le jaune se situe encore loin du vert et du bleu dans l'échelle des couleurs de l'époque, quelque part entre le blanc et le rouge. Il est plus difficile à fabriquer et à fixer que le blanc et le noir. Sur les étoffes les verts sont délavés, grisés peu résistants à la lumière et aux lessives. Il faut donc mordancer lourdement ce qui tue la couleur. Le vert est réservé aux vêtements de travail sur lesquels il a un aspect grisé. Cela explique son peu d'attrait dans les couches supérieures de la société. La couleur verte, difficile à obtenir, emblématise l'instable, l'éphémère, le mouvant, la jeunesse, l'espérance, mais aussi le désespoir. Chez les peintres le vert est peu associé à la nature qui peut être noire, rouge ou blanche.
Matière colorantes et mordants :
Terres vertes, malachite, vert de gris; herbes(fougères, plantain, feuilles d'orties); fleurs (digitales); rameaux (genêts); feuilles (chêne, bouleau); écorce (aulne); baies de nerprun; légumes (jus de poireaux); mordants : ils sont de mauvaise qualité (vinaigre, urine).

La quête des couleurs

Pour aller plus loin...

Le jaune :

Selon "l'œil médiéval" le jaune est associé à un blanc ou à un sous-blanc. Depuis longtemps au XIIIe siècle, il est la couleur de la ruse et du déguisement. Comme le roux, il est presque toujours associé au mensonge, à l'hypocrisie et à la félonie. Le jaune devient la couleur négative à partir du moment où le noir est promu, car il faut trouver une nouvelle couleur négative. A partir de la moitié du XIIIe siècle, le jaune entretient des rapports étroits avec les juifs, dans la société comme dans la religion. Rares sont après 1200, les hommes et les femmes qui en Europe Occidentale s'habillent de jaune, chez les princes comme chez les roturiers.

Matières colorantes et mordants :

La gaude: la majorité de la matière colorante se trouve dans la tige et dans l'enveloppe des graines. La gaude nécessite un mordançage fort, et donne des jaunes clairs très solides.

Le genêt: fleurs et feuilles sont colorantes, mais la teinture est peu solide. Le safran : longtemps importé d'Orient (Syrie, Iran, Egypte). Sur la laine, le safran donne un jaune très dense un peu sombre, tirant sur le orangé. Sur la soie, le jaune est plus lumineux et plus en vogue en Italie (pays

producteur de soie). Les teinturiers du jaune utilisent beaucoup d'alun comme mordant , ils ont en charge aussi le rouge pour la même raison.

Le noir :

Il a été considéré comme une couleur à part entière. Il y a le bon noir : celui de l'humilité, de la modestie (visible sur l'habit Bénédictins et celui des ordres monastiques). Le mauvais noir est celui des ténèbres, de l'enfer, du péché, du Diable. Il est la couleur de la mort. Le noir est délaissé autant par les artisans que par les paysans et les nobles. Obtenir un noir uni franc et solide sur la laine est une opération délicate et coûteuse. Alors que les iconographies représentent un noir franc, la réalité est que les Bénédictins et les Cistersiens sont habillés en réalité en brun, gris ou bleu. Dans l'imaginaire, le noir est une couleur absolue, dense opaque, indestructible. Dans la réalité, le noir est relatif, instable, fragile et rarement noir.

Matières colorantes et mordants : noir de fumée (de chaudières), écorce ou racine de noyer, aulne, la noix de galle (produit cher).

Le Blanc :

Il a été considéré comme une couleur à part entière. Le "bien" blanc n'existe pas. Pour la laine, la teinte naturelle est blanchie à l'eau fortement oxygénée de la rosée et à la lumière du soleil. Mais le blanc redevient vite, jaune ou écru au bout de quelques temps.

Matières colorantes : Pour teindre on utilise de la saponaire, ou bien des terres et des minerais (magnésie, craie, céruse) qui donnent des reflets grisâtres, verdâtres, bleutés et ôtent l'éclat de la couleur.

L'orange :

Cette couleur est mal vue et peu réalisée à cause du tabou des mélanges et de la connotation négative (diabolique). La chevelure rousse est un attribut récurrent chez Judas à partir de 1250. Il y a beaucoup de bourreaux, de prostituées, usuriers, jongleurs, meuniers, bouchers pour lesquels la couleur rousse constitue un des caractères iconographiques les plus remarquables. A partir du XIIIe siècle, cette couleur apparaît désormais comme le signe iconographique premier du rejet de l'infamie, de mensonge et de la trahison.